

F. Delfim Santos

ΙΑ΄ ΠΑΝΕΛΛΗΝΙΟ  
ΙΣΤΟΡΙΚΟ ΣΥΝΕΔΡΙΟ

(Μάιος 1990)

Julien comme βασιλεύς byzantin  
Playdoyer pour sa Byzantinité

*Πρακτικά*

Ανάτυπο

F. Delfim Santos  
*Julien comme βασιλεύς byzantin  
Playdoyer pour sa Byzantinité*

Julien compte sûrement parmi les princes byzantins les plus étudiés et quand même il reste aussi un des plus méconnus. Son rôle dans l'histoire byzantine a presque toujours été interprété de manière erronée. S'il n'est plus considéré comme un *absurdum* historique monstrueusement incrusté dans la progression logique de l'Empire vers son «destin chrétien» c'est parce qu'on a finalement compris que ce qu'on voit aujourd'hui comme «destin» n'était nullement entendu comme *inévitabile* par ce prince, qui en revanche était obsédé par quelques-unes des idées clefs de la byzantinité- la perpétuelle validité des traditions pieuses des ancêtres à préserver à tout prix et la méfiance de la nouveauté dans les rapports avec le divin. C'était justement au nom de ces valeurs qu'il est passé d'une foi à l'autre, de la croyance dans le Christ à son *hellenisme radical*.

Comme *homo religiosus* Julien dépasse même l'image traditionnelle qu'on se fait d'un βασιλεύς byzantin: obsédé par les questions religieuses, en recherche mystique personnelle, brûlant du désir du divin, observant les rites sacrés jusqu'au rigorisme, écrasé par le *timor Dei* jusqu'au fatalisme, ayant foi en sa vérité jusqu'au fanatisme... C'est pourquoi aujourd'hui je voudrais redessiner son image en tant que politique et homme d'Etat intégré dans la longue durée byzantine pour qu'on s'aperçoive des éléments de continuité que sa personnalité et son action comportent déjà, et en même temps les profondes et multiples ruptures avec ses prédécesseurs «romains».

D'abord, l'éducation du prince: pour la première fois un βασιλεύς né à Constantinople il entre dans l'Eglise du Christ par un baptême d'enfant (Constantin *in extremis* et ses fils étant les seuls souverains à appartenir à l'Eglise avant Julien), en progressant vers la hiérarchie par la prise des ordres premiers et il arrive au lectorat (αναγνώστης). Ainsi, il étudie l'Ecriture Sainte qu'il arrivera à connaître fort bien<sup>1</sup>, son éducation étant

confié à de hauts ecclésiarches: à Nicomédie sous la direction théologique du tout-puissant évêque Eusèbe, conseiller spirituel de Constantin et celui qui l'a baptisé; en Capadoce (Macellum) par Georges, évêque et bibliophile passionné, propriétaire d'une très riche bibliothèque dans laquelle il ne manquait même pas, à côté des ouvrages chrétiens, des livres de philosophie la plus contemporaine<sup>2</sup>. Tout ce beau monde s'est mis d'accord pour reconnaître déjà dans un Julien adolescent les vertus religieuses -la piété et la ferveur- nécessaires au sacerdoce chrétien.

Après ses débuts dans la carrière ecclésiastique, le futur souverain participait assidûment au culte. On sait que même après sa prise de l'augustat à Paris il été présent à la fête de l'Épiphanie. Dans cette assiduité aux cérémonies chrétiennes on peut voir déjà une caractéristique de ce que va être la vie publique d'un βασιλεύς byzantin<sup>3</sup>.

En constituant sa cour et son *consilium*, il appelle des évêques<sup>4</sup>. Et il ne fait pas de son *consilium* une clique de militaires et politiciens de carrière, comme il était usuel dans les *consilia* de ses prédécesseurs, mais un foyer de penseurs, intellectuels, philosophes et théologiens plus aptes à entretenir le prince par ses interminables discussions sur le sacré et à le conseiller plutôt en matière spirituelle que politique ou militaire. Et ici on trouve à nouveau un trait byzantin.

Il participe à la vie interne de l'Eglise: appelé à trancher les querelles chrétiennes, il rappelle les évêques exilés, il en exile d'autres pour les remplacer par ceux des factions ennemies, en utilisant ses pouvoirs sur l'Eglise des chrétiens à la façon césaro-papiste dans le plus pur héritage constantinien; c'est en tant que membre le plus hautement placé de cette Eglise à laquelle il appartient pleinement par son baptême qu'il doit décider de dedans de ses affaires internes et externes.

Détourné, certes, du christianisme par des raisons de nature tout-à-fait personnelle, et il faut remarquer ici la sincérité de ses croyances chrétiennes, car sans une profonde conviction on n'arrive pas à une si violente déception, loin d'obéir à une passion irraisonnée ses motivations ne ces-

2. Cf. Lettres 106 et 107 Bidez-Cumont.

1. Comme on peut déduire du *κατά Γαλιλαίον* et de la lettre 157 dans l'édition de Bidez-Cumont, *Juliani imperatoris epistulae leges poemata fragmenta varia*, Paris et London 1922; v. pour la présence des Scriptures dans sa bibliothèque personnelle O.V. Volkoff, *Un Empereur Romain d'Orient Bibliophile, Les Études Classiques 48*, Bruxelles 1980.

3. Cf. L. Bréhier, *La Civilisation Byzantine*, 1970<sup>2</sup>, p. 61, § 3: «Le Grand Palais avait ses sanctuaires, où les clercs de la chapelle célébraient les offices, et certains empereurs aimaient à se mêler aux chœurs des chantres, comme (...) Théophile, qui dirigeait lui-même théologues et hymnographe a composé aussi un hymne à la Mère des dieux dans son *εἰς τὴν Μητέρα τῶν Θεῶν*, § 20.

4. On connaît du moins le nom d'un parmi eux, Aetios, Cf. lettre 46 Bidez-

sent pas d'être pour autant très opportunes et politiquement utiles à l'Empire: on voit nettement que le jeune philosophe et théoricien politique a reconnu dans l'héllénisme un potentiel de régénération morale et politique, voire d'unité pour l'Empire, exactement au moment où le christianisme, bien que jouissant de la faveur de la maison constantinienne régnante, avait failli accomplir la mission de soutien du pouvoir et de rassemblement des peuples que Constantin lui avait attribué, en divisant plus qu'en unifiant et en semant la discorde et la haine au dehors et surtout au dedans de ses bataillons divisés en factions irréconciliables; il paraissait ainsi se détruire et sombrer en des ruines grandiloquentes, tout en entraînant l'Empire dans sa chute. La demande désespérée d'une réconciliation parmi les intégristes des plusieurs factions avait occupé pas mal d'efforts politiques déjà pendant le temps de Constantin et aussi de Constance, et tout cela sans le moindre résultat pratique. En plus, Julien était sûrement renseigné sur l'échec politique du christianisme version manichéenne au pays du Grand Roi.

On peut donc conclure que c'était sa ferme disposition d'arrêter cette course parallèle vers l'abîme de l'Église et de l'Empire qui a amené le βασιλεύς à avouer ses profondes convictions hélléniques, d'abord personnellement puis officiellement, et à les constituer en fondement d'une unité politique et religieuse suivant le modèle ancien, et qui semblait perdue sans ce recul/ avance en arrière. Alors, cette unité religieuse a été elle-même le but suprême de tous les empereurs chrétiens, et ça à la différence de ceux d'autres convictions, antérieurs à Julien. Ceux-ci, indépendamment de la ferveur de leur croyances, (voir un Domitien, un Commode, un prêtre même comme Héllégabale), ils ont tous regardé le domaine du sacré comme accessoire et auxiliaire du pouvoir politique. En revanche, Julien, en tant que premier vrai byzantin, donne l'absolue primauté au religieux comme soutien et fondement du politique et institutionnel. Sur le plan culturel aussi, son décret des écoles interdisant l'enseignement de la rhétorique aux chrétiens présageait la clôture de l'Académie d'Athènes par Justinien, les deux décrets étant dictés par la recherche d'identité entre foi et culture, religion et éducation<sup>5</sup>.

C'était d'ores et déjà le modèle oriental théocratique adopté comme byzantin dès Julien lui-même, et si bien qu'en contradiction avec

ses idées «libérales» en matière politique et constitutionnelle<sup>6</sup>, cette option culturelle fait de lui un decancier des empereurs chrétiens en rupture avec la subalternité classique du religieux par rapport au pouvoir politique.

Bref, Julien, longtemps considéré comme «le dernier des anciens» avait une mentalité déjà très byzantine: dans son action religieuse au moins, et à rebours de ses idées politiques, il a été paradoxalement le précurseur des temps nouveaux contrairement à ce que sa restauration des cultes anciens le suggère.

Cumont.

5. God. Theodos. XIII 3,5=Cod. Justin. X 53,7; Bidez-Cumont 61b.

6. Cf. sa lettre à Thémiste 261a 55.